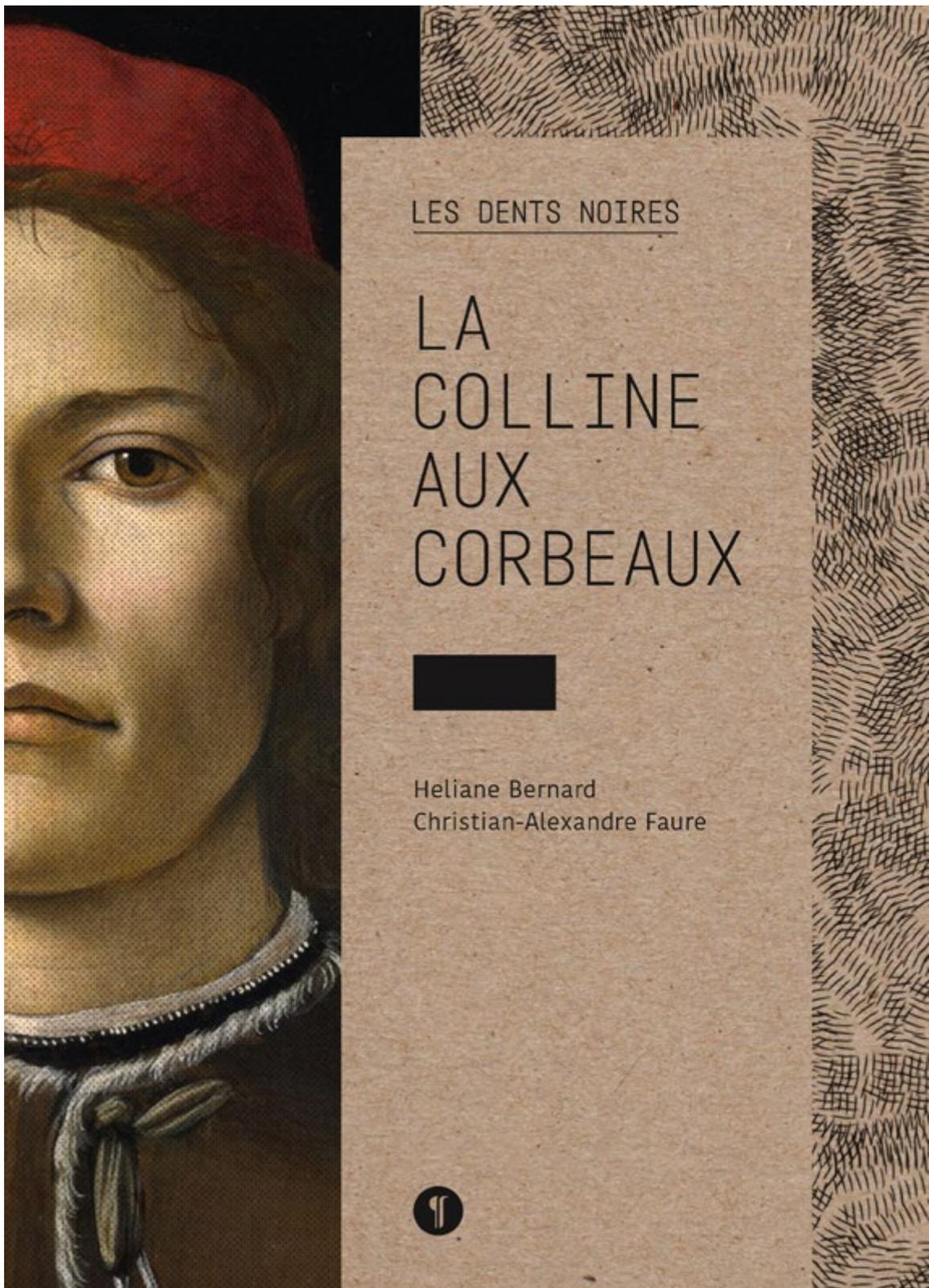


LES DENTS NOIRES

LA  
COLLINE  
AUX  
CORBEAUX



Un roman historique illustré qui nous fait arpenter les rues et les secrets de Lyon et Venise dans un temps où l'imprimerie, technologie révolutionnaire, bouleverse les valeurs et les mentalités. Un ouvrage qui fait écho aux interrogations et débats actuels, et qui n'est pas sans évoquer notre époque en pleine mutation.



**La Colline aux corbeaux**  
Heliane Bernard et Christian-Alexandre Faure  
15 x 21 cm  
390 pages  
Prix de vente public : 21,00 €

## PRÉSENTATION

### UN THRILLER HISTORIQUE ENTRE LYON ET VENISE

12 juillet 1515. Dioneo, apprenti imprimeur de 15 ans, assiste à l'Entrée Royale du nouveau roi François 1<sup>er</sup> à Lyon, ville frontière du Royaume de France. Témoin et héros inconscient et provocateur d'un incident banal, il ne peut deviner que cette journée va sceller son destin.

*La Colline aux corbeaux*, premier volet des «Dents noires», est un roman librement inspiré de l'Histoire de l'imprimerie entre Lyon et Venise au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Il relate les amours et le destin tragique d'un jeune homme, né pauvre, qui se révèle fou de savoirs, d'aventures et de liberté, et dont l'ascension fulgurante va se trouver broyée, par la rumeur qui enflamme les esprits et l'intolérance religieuse qui déchire son temps.

Un roman initiatique, véritable thriller machiavélique qui nous fait arpenter les rues et les secrets de deux grandes villes de la Renaissance.

### UNE SAGA EN TROIS VOLUMES

*Les Dents noires* est une saga romanesque en trois volumes qui mettent en scène le monde du livre entre Lyon, Venise, et Paris (les trois principales villes pour l'imprimerie) entre 1515 et 1545, à un moment où cette nouvelle technologie diffuse les savoirs et bouleverse les valeurs. Cette révolution sert de toile de fond aux Dents noires qui doivent leur titre aux caractères de plomb, maculés d'encre dont on se servait pour imprimer les livres.

Cette saga raconte les destins croisés de deux jeunes apprentis typographes, Dioneo et Iulio, tous deux issus de la communauté florentine exilée à Lyon. Nés au seuil d'un siècle qui fit dire à Érasme : «Quel siècle je vois s'ouvrir devant moi ! Comme je voudrais rajeunir !», ils seront «victimes» des idées humanistes jugées hérétiques qu'ils incarnent.

**Ce premier volume est notamment illustré du *Plan scénographique de Lyon vers 1548* et de la *Vue perspective de Venise* de Jacopo De'Barbari.**



## LES AUTEURS

### HELIANE BERNARD

Docteur en histoire de l'Université Lyon 2, auteur de : *La Terre toujours réinventée, La France rurale et les peintres de 1920 à 1955, une histoire de l'imaginaire*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1990. Prix Sully Olivier de Serres.

### CHRISTIAN-ALEXANDRE FAURE

Docteur en histoire de l'Université Lyon 2, auteur de : *Le projet culturel de Vichy : folklore et révolution nationale 1940-1944*, préface de Pascal Ory, Coédition CNRS, Presses Universitaires de Lyon, 1989. A été missionné par la Ville de Lyon pour la conception historique du Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation (CHRD) de 1986 à 1991.

*Heliane Bernard et Christian-Alexandre Faure sont les créateurs à Lyon en 1991 de la revue Dada, première revue d'art pour enfants de 6 à 106 ans. Ils sont aussi auteurs de livres pour la jeunesse aux éditions Mango, Seuil, Michalon et Milan.*

« Les livres nous ont aidés à grandir. D'abord historiens puis créateurs et éditeurs de revues, l'Histoire comme le livre sont devenus notre colonne vertébrale, notre dada, notre raison d'être.

Près de cinq ans ont été nécessaires pour écrire ce roman historique, *La Colline aux corbeaux*, premier tome d'une saga dont le titre "Les Dents Noires" évoque ces minuscules caractères de plomb maculés d'encre dont on se servait pour imprimer les livres. À cette époque, la Renaissance, la civilisation bascule grâce à l'invention de l'imprimerie, à la diffusion du livre, aux découvertes d'autres mondes, aux progrès des sciences qui génèrent, par conséquent, une transformation des mentalités. Comme Dioneo, notre héros, nous avons vu revenir l'intolérance. Comme Dioneo, nous avons vu naître avec internet une nouvelle invention, un nouvel outil qui prend peu à peu le relais du livre et de l'imprimerie et modifie notre rapport au temps et à l'espace et notre rapport aux autres. Pour le pire et pour le meilleur. Comme Dioneo, nous vivons, sans conteste la fin d'une civilisation et le début d'une ère nouvelle.

Aujourd'hui, à travers cette saga, nous racontons ce qui nous a toujours poussés, la passion immodérée du livre, des mots, du savoir et le besoin absolu de transmettre ces passions. Dans les romans comme dans la vie, il s'agit d'aventure en terre humaine. »

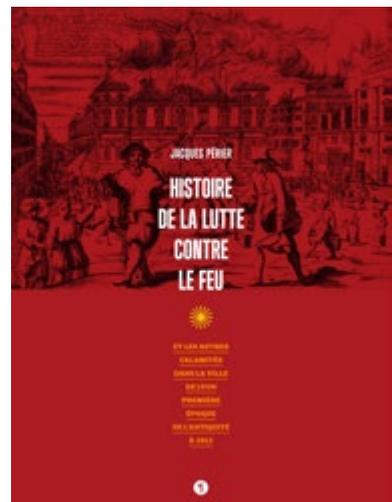
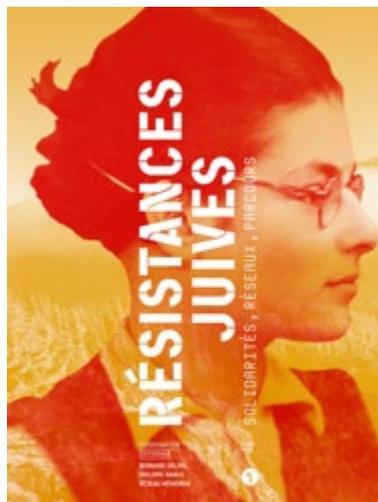
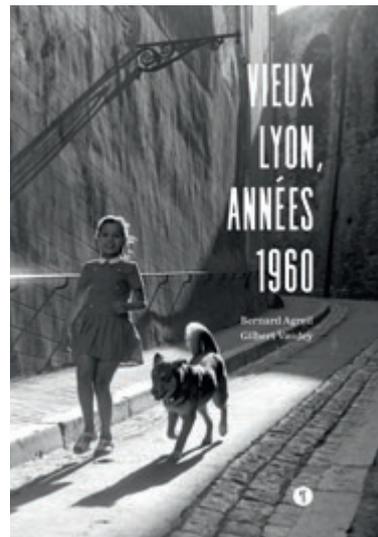
## L'ÉDITEUR

### LES ÉDITIONS LIBEL

Les éditions Libel publient depuis 2008 des beaux livres illustrés dans les domaines du patrimoine et des beaux-arts, de la sociologie du monde contemporain et de l'histoire, de la photographie. Les partenaires des éditions Libel sont des institutions culturelles, des photographeurs d'art, des imprimeurs soucieux de l'environnement et des graphistes spécialistes du livre.

*La Colline aux corbeaux* s'inscrit dans notre ligne éditoriale en traitant des thèmes qui nous sont chers et que nous prenons plaisir à présenter dans des ouvrages uniques comme l'Histoire, le patrimoine, la société, venant compléter un catalogue riche et multiforme qui se construit sur l'ensemble du territoire français au gré de choix éditoriaux exigeants et de coéditions récurrentes.

Retrouvez toutes nos parutions sur [www.editions-libel.fr](http://www.editions-libel.fr)



## ÉVÉNEMENTS

**SAMEDI 10 NOVEMBRE 2018 - LYON**

Rencontre avec Heliane Bernard et Christian-Alexandre Faure  
à la **librairie Descours** à partir de 17h. Entrée libre.

*31, rue Auguste Comte 69002 Lyon - 04 78 42 65 67*

EXTRAITS

Pour consulter quelques pages de l'ouvrage en ligne, [CLIQUER ICI](#)



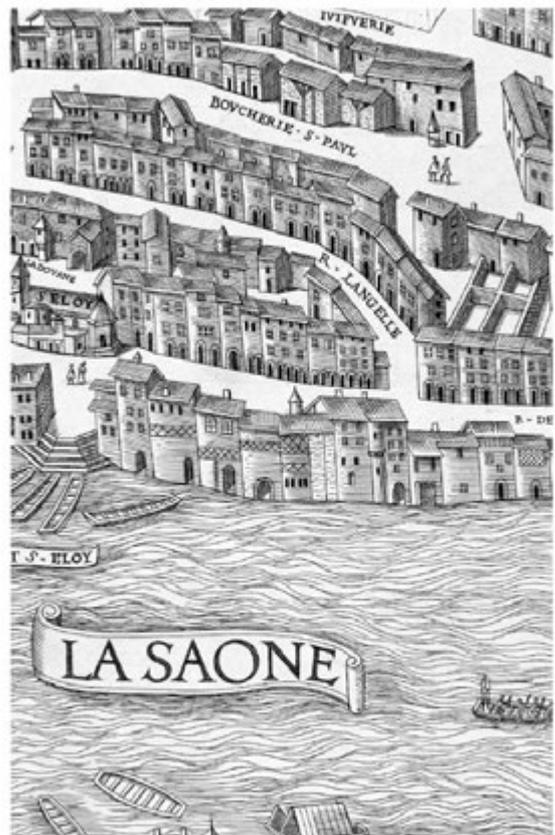
Dioneo descendit en hâte de l'arbre. Alors que le cortège finissait de se déployer, et progressait d'un pas lent, le garçon emprunta un sentier qui suivait la berge, ce qui lui permit de gagner plusieurs minutes. La ville était proche, ses murs en vue. Il arriva au moment où le roi et sa suite franchissaient, au milieu des clameurs enthousiastes, la porte de Bourgneuf. Il y eut à nouveau un long temps d'arrêt, pendant lequel un dais d'honneur fut installé. Dioneo, même pour la Fête-Dieu, n'en avait jamais vu d'aussi somptueux. Un fond azur garni de trois fleurs de lys et d'une couronne formait le ciel.

Dès que retentit la musique des hautbois et des trompettes, la colonne royale se mit en mouvement. La clameur des femmes penchées au-dessus des croisées, vêtues et coiffées de leurs plus beaux atours l'accueillit. Toutes les fenêtres donnant sur rue avaient été louées. Les hauts dignitaires de l'Église, portant des reliquaires, et précédés par un groupe d'abbés chargés de lourdes croix, de bénitiers et d'encensoirs d'argent et d'or, formaient la haie d'honneur.

Dioneo suivait le parcours en se faufilant entre les gens. Il ne voulait rien manquer de la cérémonie. Sans se soucier des grognements d'indignation qu'il suscitait, il fendait la foule, suivant des yeux la longue suite des archers de la garde royale. Les cavaliers retenaient avec peine leurs chevaux. Des hommes, en chemise courte et braies, répandaient de la paille devant eux pour que les bêtes ne glissent pas sur les pavés. Le bruit des sabots ne pouvait couvrir les cris de liesse et les applaudissements qui accompagnaient la progression du roi. La foule se pressait pour essayer de s'approcher et toucher le dais, rudement repoussée par des gardes armés de piques.

Dioneo, impatient de retrouver le spectacle, emprunta la rue Langelle, ce qui lui permit de rejoindre l'estrade où Simon Vincent et ses amis les chasseurs s'apprêtaient à abattre l'ours suisse. De la main, il fit un signe au compagnon qui, à cet instant, récitait la réplique qu'il l'avait entendu répéter maintes fois dans l'atelier. Dioneo la prononça à voix haute, faisant se retourner vers lui les spectateurs amusés.

Un des chasseurs avait de la peine à contenir son lévrier qui se mit à japper, imité par les autres chiens de chasse. L'un d'eux bondit face à un cavalier. Il grognait, raidé sur ses pattes, le poil hérissé. Ses babines froncées découvraient ses crocs. Pour éviter le chien, l'homme ordonna à sa monture



Dioneo, impatient de retrouver le spectacle, emprunta la rue Langelle.

## 18

### Le peuple murmure !

Comment, alors que le Corbeau continue de semer la discordance, une lettre de Clément Mulat met le feu aux poudres.

De jour en jour la tension montait chez les échevins. L'inauguration de la foire s'était déroulée sans que les visiteurs extérieurs ne soient mêlés à ce qu'ils nommaient pudiquement « la querelle des artisans », convaincus que ces libelles véneux provenaient de quelques notables jaloux de leur pouvoir. Cette appellation avait aussi l'avantage de mettre l'accent sur les présumés fauteurs de troubles et de minimiser les accusations de corruption dont ils étaient la cible. Des noms commençaient à circuler. Les petites gens, au courant des rumeurs, commençaient à jaser. À l'initiative d'Aymé de la Porte et de François Deschamps une assemblée des échevins devait permettre de trouver une solution pour mettre un point final à ces scandales.

Lyon, le 8 août 1515

Comme Jacques Baronnat entra dans la salle de l'hôtel de ville où la réunion du Consulat était prévue, l'échevin Jacques Fenoyl l'interpela :

— Tenez ! Une lettre fort désagréable !

Au mot « lettre », le mercier eut un geste de recul. Son visage changea quand il vit la signature de l'avocat Clément Mulat.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Jacques Fenoyl.

— Mon cher ami, vous me voyez rassuré.

— Rassuré ? Diable ! Ce malotru de Mulat met en cause l'intégrité de notre assemblée et vous n'avez rien de mieux à dire que vous êtes rassuré.

Jacques Baronnat examina de nouveau la lettre et poursuivit.

— Dame, je l'admets, ce courrier est gênant, mais il est aisé de comprendre les intentions de Mulat. Ses attaques sont déplaisantes, mais le mieux est de les ignorer.

— Les ignorer ?

— Oui. De telles insinuations ne méritent pas un démenti. Jacques Fenoyl s'était saisi de la lettre :

*Le petit peuple est las d'être ruiné par les guerres et par les impôts, las d'être taxé pour le moindre bien. Bientôt ne devra-t-on pas payer pour l'écuille dans laquelle nous mangeons !*

— « Le petit peuple », mais pour qui se prend-il ? Mulat nous fait chanter. Il ne lui suffit plus de venir nous provoquer en assemblée, il nous menace maintenant de placarder sa lettre sur les portes du palais de Roanne<sup>15</sup>. Nous avons suffisamment de soucis sans mêler le roi à nos affaires.

— Effectivement, c'est fâcheux, reprit Jacques Baronnat qui s'interrompit à la vue de son cousin André.

— Vous ici, mon cher cousin ?

— Oui, Jacques Fenoyl m'a demandé d'assister à votre assemblée. J'en ignore encore la raison. Le Gouverneur vient de nous faire part des dernières nouvelles d'Italie.

La salle se remplissait lentement. Jacques Fenoyl, qui devait ouvrir la séance, restait silencieux. Il régnait dans la pièce une sorte de gêne. François Deschamps se leva et prit la parole :

— Nous pouvons commencer. Nous pourrions reprendre brièvement ce qui s'est dit pour les retardataires.

L'assemblée approuva dans un murmure général. Il ajouta en se retournant vers Jacques Fenoyl :

— Nous vous écoutons.

Drapier et changeur, Jacques Fenoyl assurait aussi, depuis sept ans, la fonction de Prévôt de la cité. Cela lui donnait une autorité que personne ne remettait en cause. Il prit la parole sur un ton solennel :

— Messieurs les échevins, Monsieur le Procureur, Monsieur le Conseiller du roi, Monsieur le Lieutenant, Monsieur le Trésorier... vous savez ce qui nous réunit aujourd'hui. Il ne se passe pas un jour sans polémiques. Il ne se passe pas un jour sans qu'une lettre signée Le Pôvre ne vienne troubler l'ordre public. La plupart d'entre nous en ont reçu.

<sup>15</sup> Le palais de Roanne que les Lyonnais avaient aussi usage de nommer la Maison de Roanne était le siège officiel des juridictions royales. Elle devint son nom au fait qu'elle avait appartenu à la fin du XII<sup>e</sup> siècle à un certain héréditaire de Roanne avant d'être cédée au roi de France en 1340 au moment de la réunion du Lyonnais au royaume de France.



## La ville la plus prestigieuse de la chrétienté

Comment Dioneo découvre une cité sans roi, sans fortifications et sans chevaux et où les femmes sont chaussées sur des échasses.

Venise, le 4 septembre 1517

Trois semaines s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient quitté Lyon. Dioneo débarquait enfin dans la ville la plus prestigieuse de la chrétienté, Venise. Jusqu'à son départ, le 16 août dernier, Dioneo ne connaissait que Lyon qui l'avait vu naître, Lyon où il lui semblait naturel de vivre et sans doute de mourir. Les villes qu'il avait croisées jusque-là étaient toutes, quelle que soit leur taille, recluses derrière des fortifications. Venise, elle, était ouverte au monde. Rien, dans ce qu'il voyait, ne témoignait d'une crainte de se voir agresser, comme si la cité n'avait jamais eu à souffrir d'invasions étrangères ou même de luttes intestines. Les maisons n'avaient pas de caractères défensifs. Les palais donnant sur le Grand canal rayonnaient de leurs marbres. En une longue bande irrégulière rose, ocre, sienne ou rouge sombre, leurs reflets s'allongeaient sur l'eau du grand canal sous les yeux émerveillés de Dioneo. Tout le monde circulait à pied et bien entendu en gondole. Il n'y avait pas de chevaux. Lucimburgo ouvrait le chemin. Il marchait rapidement, pressé de retrouver son oncle. Les chausses claquaient dans les rues pavées de briques et l'on pouvait y marcher sans s'enfoncer dans la boue. La ville débordait d'activités. Partout résonnait le bruit des chantiers. Dioneo s'étonnait de la foule où se croisaient des gens somptueusement vêtus, des loqueteux, des tenues extravagantes. Lucimburgo lui montra des Turcs et des Égyptiens coiffés de leurs grands turbans, des marchands venus d'Orient revêtus de leurs caftans aux couleurs vives, des patriciens vénitiens aux tenues strictes, voire austères. Des femmes déambulaient, un masque à la main, suivies de leurs servantes. Face au palais des Doges où ils avaient débarqué, mouillaient des centaines de bateaux en une forêt de mâts.

150



Face au palais des Doges où ils avaient débarqué, mouillaient des centaines de bateaux en une forêt de mâts.

— Le tocsin, ça vient de la cathédrale.  
Dioneo poussa du pied la porte en partie arrachée et pénétra au rez-de-chaussée de la demeure de Champier.

Quand il ressortit, un cri retentit dans la rue :  
« Ils arrivent ! Une centaine, peut-être plus ! »  
Dioneo était étrangement pâle. Il plia plusieurs feuilles qu'il tenait en main, les glissa dans l'échancrure de sa chemise. Il chercha dans la poche de son pourpoint le mouchoir marqué aux armes du roi qu'il venait de retrouver dans les affaires personnelles du médecin et le caressa doucement. Il donna alors le signal de dispersion. Les Griffarins obtinèrent aussitôt.

Remontant la rue Gentil, Dioneo repéra des pilleurs, fourches et torches aux poings. Une maison avait été saccagée, les meubles brisés, la cave vidée. Certains avaient fait main basse sur des linges brodés... Quelqu'un lança une torche et des flammes de quatre à cinq mètres sortirent quelques instants après des fenêtres en rez-de-chaussée illuminant la rue. Le feu s'était communiqué aux combles. Les poutres et les solives crépitaient. La foule courait en tous sens. Des habitants du quartier se précipitèrent pour organiser une chaîne de seaux et de baquets jusqu'aux rives du Rhône. Attisé par le vent le feu ronflait. La rue empestait l'écume. Des gerbes d'étincelles commencèrent à pleuvoir sur les toits environnants. Parmi les pillards, Dioneo reconnut l'étranger qu'il avait entendu dans la nuit du dimanche de Carême. Il croisa son regard. Le prédicateur sembla le reconnaître. Il plongea ses yeux dans les siens.

— Frappez encore tant que le glaive est chaud ! Ne le laissez pas se refroidir faute de sang, frappez à coups redoublés sur l'enclume de Nemrod ! Je suis la main de Dieu et je frapperai ceux qui tentent de détruire mes frères.

L'émeute prenait des allures de sabbat. Son Dieu était de sang et de châtiment.

— À l'œuvre ! À l'œuvre ! À l'œuvre ! Tant qu'il fait jour ! Dieu marche devant vous, suivez-le ! Ne vous laissez pas effrayer. Dieu est avec vous. Délivrez-vous de l'Antéchrist, du Pape et de ses ministres. Ne craignez pas leur feu, hurle-t-il avec un accent de folie furieuse.

— À mort ! Tuez, tuez ! Écoutez-moi... En vérité, l'ange du démon a promené son charbon sur leurs lèvres.

Puis il leva les yeux et les bras vers le ciel.

— Oui, regardez, Dieu est avec nous. Il nous a envoyé un signe. Voyez cet arc de lumière. N'est-il pas la preuve de l'alliance que Dieu veut avoir avec vous ?

144

À ces mots, certains se mirent à genoux pour prier. Une pluie fine bruissait doucement. Dioneo s'éloigna à pas lents. Il s'en fut le long des rives de la Saône, où il contempla la rivière s'écouler en silence. Il avait besoin de se laver l'esprit. Il lui faudrait fuir. Dépassé, submergé, il comprit qu'une fois encore sa vie prenait une autre direction. Il traversa le pont du Change et prit la direction de l'Antiquaille.

Dioneo avait veillé Pierre Sala un long moment. À l'instant où il s'apprêtait à le quitter, le moribond avait ouvert les yeux et dans un dernier souffle s'était confié à son ami avant de retomber dans un coma profond. Dioneo était resté perplexe. Il n'était pas sûr d'avoir bien compris les révélations de l'agonisant. C'était tellement énorme, tellement monstrueux !

Le visage couvert de fumée et de suie, il rentra chez lui. Il faisait nuit noire. Le ciel était sans étoiles. Dioneo avait les jambes lourdes. Il était consterné par ce qu'il avait vécu, exténué par ce qu'il avait vu, abasourdi par ce qu'il avait lu et entendu. Décidément, le cynisme n'avait pas de bornes. Il marchait d'un pas lent. Il songeait à Pariette. Que devenait-elle ? Où s'était-elle réfugiée ? Un moment il crut entendre un bruit derrière lui. Il revint sur ses pas pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Rien. Ce devait être un rat.

Quand il pénétra dans sa demeure, la rumeur de la ville l'accompagnait encore. La porte donnant sur l'arrière de la maison était entrouverte. Il avança vers le petit abri de jardin. Nastagio était venu s'y réfugier. Il ne voulut le réveiller, mais posa au pied de sa couche les documents trouvés chez Champier ainsi qu'un petit mot rédigé de sa main. Puis il rejoignit sa chambre. Sans se déshabiller, il s'allongea sur son lit, ruminant ce que venait de lui apprendre Pierre Sala dans un dernier instant de conscience. Il souffla sa lumière.

Pariette avait les yeux fermés. Ses cheveux ébouriffés reposaient sur ses épaules nues. Dioneo se pencha sur elle, passa son bras sous sa nuque et l'attira sur lui. Leurs peaux se touchaient. Le désir de s'unir, profond, puissant leur arracha un gémissement. Ils entendaient les salves des troupes royales.

« Je suis libre, je suis libre, je suis libre... », disait Pariette.

Les mots se répétaient d'écho en écho, de plus en plus assourdis, comme s'ils descendaient au fond d'un lac. L'épée magique, Excalibur,

145

LES DENTS NOIRES

LA  
COLLINE  
AUX  
CORBEAUX



Auteurs : Heliane Bernard et  
Christian-Alexandre Faure  
Format : 15 x 21 cm  
390 pages  
25 illustrations noir et blanc  
ISBN : 978-2-917659-77-9  
Édition limitée à 1500 exemplaires  
Prix de vente public : 21,00 €

**En librairie le 15 octobre 2018**



Contact presse :

Cecilia Gérard  
c.gerard@editions-libel.fr

Éditions Libel  
9, rue Franklin 69002 Lyon  
T/fax 04 72 16 93 72  
www.editions-libel.fr

